

## LES DESTINS DE LA MASTURBATION

[Silvia Lippi](#)

Érès | « [La clinique lacanienne](#) »

2006/1 n° 11 | pages 175 à 193

ISSN 1288-6629

ISBN 9782749206202

DOI 10.3917/cla.011.0175

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2006-1-page-175.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Les destins de la masturbation

Silvia Lippi

L'histoire du sujet n'est rien d'autre qu'une histoire de deuils successifs, plus ou moins accomplis. Le deuil est un travail douloureux, difficile à achever, non seulement parce qu'il faut supporter une perte, mais surtout parce qu'on ne peut pas savoir ce qui est perdu dans ce qui n'est plus à nous. L'« objet » perdu n'est pas la personne, ni la chose, ni l'activité qu'on n'a plus. On pleure le manque d'objet en tant que personne, chose ou activité, mais on déplore en effet le *manque* que l'objet créait en nous<sup>1</sup> : *manque* qui était aussi fantasme, *manque* qui empêchait de voir que l'Autre n'existe pas. Pendant le deuil on croit pleurer l'objet mais en réalité on pleure la castration. Une blessure s'ouvre à nouveau : le deuil réveille quelque chose du passé qui fait trou, resté irrésolu, de l'ordre du traumatisme originaire.

L'« objet » est absent, il l'a toujours été (dans le deuil, le sujet doit renoncer à un objet qui en aucun cas ne lui a appartenu) : tout objet du désir est déjà perdu même quand on croit l'avoir dans les mains. Tel est le cas de l'amoureux qui perd son aimée : combien de fois Lacan a-t-il répété que le rapport sexuel, dans le sens de la symbiose, de la fusion parfaite des corps et des esprits, est

---

1. « Le fantôme du désir est nécessairement menteur. Ce qui se donne pour désirable est masqué. Le masque tombe un jour ou l'autre, à ce moment se démasquent l'angoisse, la mort et l'anéantissement de l'être périssable. » Georges Bataille, *L'Alleluiah*, Paris, Gallimard, L'imaginaire, 1961, p. 230.

impossible ? Il en est de même pour le cas de la fille qui perd l'appui de son père, son soutien, la « place » qu'elle croyait avoir à ses côtés : mais quand ce père a-t-il été vraiment à elle, alors qu'il a toujours été l'homme de la mère ? Ou encore, le cas du nourrisson qui perd le sein de la mère. Le sein est à jamais perdu : le sevrage n'a pas lieu seulement au moment où l'enfant se sépare du sein de sa mère, mais il commence dès la première expression humaine, au cri du bébé, qui montre que le sujet refuse l'objectivation massive que sa venue au monde, en tant qu'objet du désir de l'Autre, comporte. Le cri représente la « symbolisation première » (*Bejahung*), l'« affirmation » dit Freud : il s'agit d'une affirmation qui est en même temps un « symbole de la négation », et qui rend possible la naissance du sujet (c'est à travers cette négation que le sujet s'affirme). La castration est déjà là, le langage n'est pas sa cause<sup>2</sup>. La castration est corrélative de l'« expulsion primaire », l'*Ausstossung*, selon l'expression utilisée par Freud dans « La dénégation » : il y a forcément castration car il y a « rejet » de la signification phallique du corps de la part de l'enfant (grâce à son cri)<sup>3</sup>. L'*Ausstossung*, l'expérience inaugurale du sujet, prend l'aspect du traumatisme, « rencontre manquée » dit Lacan : il s'agit d'une mauvaise rencontre avec la jouissance, mauvaise, car dans la rencontre avec l'Autre il y a nécessairement une effraction initiale de jouissance – au sens d'un anéantissement, d'une disparition du sujet en tant qu'objet du désir de l'Autre – qui laisse des traces. C'est la répétition de cette première rencontre traumatique (et manquée) qui est recherchée dans le désir, le désir du sujet est toujours le désir de l'Autre : il y a toujours une partie d'objectivation dans tout désir, et dans tout accomplissement de désir. C'est à propos de cette objectivation que le travail de deuil se révèle difficile à réaliser : le sujet ne peut pas renoncer à son Autre, et à s'en faire l'objet.

---

2. Pour le sujet, le trauma de la rencontre avec le langage est consubstantiel du trauma de la castration. Tout arrive en même temps.

3. Gérard Pommier, *Qu'est-ce que le « réel » ?*, Toulouse, érès, coll. « Points hors ligne », 2004, p. 16, note 3. Grâce au « rejet » de la signification phallique, tout sujet rentre dans le langage.

## L'AUTO-ÉROTISME : UN SIMULACRE DU NOM DU PÈRE

L'enfant vise l'inceste, qui est impossible : il commence alors la recherche des objets-substituts de la mère, objets toujours insuffisants, comme le sein qui ne peut assurer que la satisfaction d'un besoin (la faim). Mais l'enfant est à la recherche de quelque chose qui est *au-delà* de la satisfaction du besoin : il « cherche » (au sens de *wunschen*) le sein, mais *dans son inconscient* il « désire » (au sens de *begheren*) sa mère toute entière. L'objet, le sein de sa mère (le sein de la réalité) est si peu satisfaisant du point de vue du désir profond de l'enfant, que ce dernier est obligé de l'halluciner pendant ses rêves, afin de trouver une autre forme de satisfaction plus forte. Le sein halluciné devient le *point d'union* de la mère et de l'enfant. L'enfant désire la mère mais aussi la mère désire l'enfant : « J'ai faim maman » est la demande qui va de l'enfant à la mère, et « je veux te nourrir mon petit », la demande qui va de la mère à l'enfant (derrière la demande il y a naturellement le désir interdit de la jouissance réciproque). Le sein halluciné est un objet créé par les désirs conjugués de la mère et de l'enfant, qui réalisent ainsi fantasmatiquement l'inceste dans l'accord de leurs désirs impossibles. L'enfant et la mère se possèdent réciproquement à travers cette partie, le sein, qu'*ils ont en commun*, non dans la réalité bien évidemment, mais dans le rêve : l'hallucination permet la possession psychique de l'objet – partiel, situé entre *les deux* – du désir. Au moyen du sein, l'enfant reste le parasite de sa mère : le sein est l'élément pivot de son objectivation. Le sein est un objet mobile : l'enfant l'hallucine, et il s'identifie à lui (« Maman, je suis le sein, donc je suis à toi ! »).

Mais (par bonheur) l'enfant peut passer d'*être* à *avoir* le sein. *Avoir* le sein représente une première forme d'autonomie pour l'enfant : *avoir* va toujours avec le *non-avoir*, ce qui veut dire que l'enfant peut aussi bien accepter de renoncer au sein, et s'intéresser à d'autres objets, du moment que ce sein n'est plus pour lui une question d'*être*. Le sein devient symbolique (comme le phallos qui, si on suit Lacan, passe de l'organe au signifiant) <sup>4</sup>. L'en-

---

4. Cette rentrée du corps dans le champ du symbolique ne le déracine pas, comme une certaine doxa lacanienne voudrait le penser, de son origine sexuelle. Autrement dit, la référence au réel du corps reste inéliminable.

fant commence à changer de position : d'*objet* du désir de l'Autre, il commence l'élaboration de sa subjectivité. Comme le montre Lacan dans le schéma L et dans le « graphe du désir », le sujet du désir n'est pas là dès le départ, même si son corps est déjà « fils du langage <sup>5</sup> » : dans le schéma L le sujet est représenté par la lettre « S » (c'est le sujet de la pulsion) et dans le graphe du désir avec le symbole «  $\Delta$  » = signification phallique. Le sujet du désir est présent seulement « en puissance » et non « en acte », comme aurait pu dire Aristote. Dans ce passage de l'*être* à l'*avoir* (l'objet), le désir du sujet commence à bouger, il s'agite, il fait rentrer la différence : l'enfant n'est plus le parasite plaqué sur le corps de la mère, une partie de celui-ci, un *comple(t)ment*, mais un autre corps, dégagé une fois pour toutes de la boucle du désir incestueux.

Mais comment l'enfant, a-t-il pu accepter de *ne-pas-avoir* le sein, de le perdre, et avec lui la mère (imaginaire) ? C'est le corps même du sujet qui le conduit vers une autre forme de jouissance, le corps fait passer l'enfant d'une satisfaction hallucinatoire à une satisfaction physique : l'auto-érotisme. Il n'y a même pas eu besoin d'un élément symbolique extérieur, la représentation imaginaire d'un père en chair et en os qui empêcherait l'inceste seulement grâce à ses mots menaçants... Le corps du sujet est dès le départ un corps traversé par le langage : le signifiant auquel le sujet est soumis fait de l'organisme un corps, qui peut emprunter au signifiant sa fonction. Le corps est capable d'imposer sa loi, loi qui d'un côté interdit la jouissance incestueuse et de l'autre impose la jouissance organique. Le sujet ne se contente plus d'une satisfaction hallucinatoire, d'un accomplissement (*Erfüllung*) du désir dans le psychique : le corps veut jouir, il est à la recherche d'une vraie satisfaction (*Lustbefriedigung*). Le corps « gagne » sur le psychique et sauve le sujet d'une jouissance anéantissante et impossible (même si seulement fantasmée). La satisfaction (du désir et non du besoin) passe du rêve (le sein halluciné), aux zones érogènes du corps de l'enfant (la bouche, la peau, le pouce, l'anus, les organes génitaux, etc.). Au demeurant,

---

5. J. Lacan, ...ou pire, 1971-1972, séminaire inédit.

dans cette première forme de satisfaction auto-érotique <sup>6</sup>, le fantasme incestueux est encore dominant : la mère rejoint encore le corps de l'enfant, elle y rentre « de biais »...

Emblème de l'auto-érotisme selon Freud : deux lèvres qui se baisent elles-mêmes, fantasme dans lequel toute répartition entre sujet et objet (la mère) est abolie... fermeture, blocage, monde clos : le sujet retombe dans la boucle du désir incestueux. L'enfant pendant la phase auto-érotique s'intéresse à certaines zones de son propre corps, qui correspondent toujours à des lieux de « soins » de la part de la mère : par exemple le suçotement du pouce – qui rappelle bien évidemment la tétée – est lié à la satisfaction d'un besoin alimentaire obtenue grâce à l'intervention de la mère <sup>7</sup>. L'enfant n'arrive pas encore à se détacher de la mère, de sa position d'objet du désir de l'Autre : le deuil n'est pas fait. En effet, dans l'auto-érotisme, le renoncement de la jouissance incestueuse est purement apparent : le travail de deuil, qui doit amener à la séparation d'avec la mère assumée <sup>8</sup> par le sujet, n'est pas achevé. Comme si le deuil n'était pas accompli mais seulement *montré* – l'enfant *montre* l'intérêt à l'égard de son propre corps, comme s'il avait oublié le corps de la mère –, de la même façon que, pendant un enterrement, les gens *montrent* avec leurs costumes et leurs manières qu'ils sont en deuil, même s'ils n'ont pas encore entamé le travail nécessaire pour le porter à terme.

Dans l'auto-érotisme, l'enfant est à la recherche d'une jouissance du corps, mais il n'arrive pas vraiment à l'obtenir : bien sûr il y a un gain de plaisir, une petite satisfaction, mais le désir est encore confondu avec le besoin, car l'ombre de l'inceste est encore présente (le désir incestueux ne peut que bloquer la satisfaction). Le plaisir dans l'auto-érotisme est comme la satisfaction

---

6. Lacan parle du pouce de la main comme du premier objet de jouissance pour l'enfant. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 6 décembre 1967.

7. Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Folio Essais, 1985, p. 106. Voir aussi Sigmund Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 93.

8. Séparation assumée veut dire que le sujet arrive à s'intéresser (même si c'est seulement dans le fantasme) à des objets différents de la mère et de lui-même.

d'un besoin (faim, soif, etc.) : indéniablement modeste (l'ombre de la mère est toujours présente dans cette forme de jouissance). L'activité fantasmatique plus ou moins consciente de l'enfant pendant cette phase n'est pas canalisée sur des objets extérieurs, mais se trouve encore imprégnée des objets incestueux censés satisfaire les besoins du sujet.

La satisfaction du besoin n'est pas la satisfaction du désir, qui pour devenir possible a besoin de l'interdit, c'est-à-dire de la contradiction : le fantasme est toujours construit, d'une part, par la possibilité de la jouissance incestueuse, mais par ailleurs, pour qu'il puisse, comme dit Lacan, « soutenir » le désir, il doit aussi inclure l'interdit de cette jouissance. Dans le fantasme, nous nous trouvons face à deux séquences hétérogènes indissociables dont la seconde nie la première, mais pas directement, frontalement : il s'agit plutôt d'une « contradiction décalée ». La première séquence concerne la jouissance et la seconde son interdit. C'est la bande de Möbius qui peut nous aider à comprendre la structure du fantasme. Le fantasme représente la copule qui unit les deux séquences de l'Œdipe, séquences qui sont en décalage (car elles ne sont pas vraiment en contradiction) : ou bien jouir de la mère (réaliser l'inceste, *être* son phallus), ou s'affronter à ce qui l'interdit (tuer le père, et donc chercher à *avoir* le phallus). Elles sont en décalage et aussi en contiguïté. Le sujet peut jouir de s'identifier à la copule, qui correspond à la torsion de la bande, et qui réunit les deux moments du fantasme séparés. Le fantasme soutient le désir car il permet au sujet de transgresser la loi <sup>9</sup>, tout en restant en sécurité grâce à la seconde phase du fantasme (le sujet ne jouit pas des deux versants du fantasme). Les deux faces du fantasme articulent jouissance et interdit. Dans la formule du fantasme de Lacan, « \$ ◇ a », le poinçon, la copule, correspond au point de torsion de la bande de Möbius – le sujet en tension *entre* être et *avoir* le phallus – qui fait tenir ensemble la jouissance et son interdit.

Sans l'interdit – l'autre face du nom du père –, le désir du sujet se retrouve en panne. Dans l'auto-érotisme, l'interdit est en train

---

9. « [...] le désir se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre ». J. Lacan, « Kant avec Sade » dans *Écrit*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 780.

de se mettre en place : il est déjà présent dans le corps du sujet (le corps est déjà un nom du père car il est forcément un « corps parlant », affecté par le langage), mais il n'est pas encore en action dans le fantasme : tout se passe comme si seulement une séquence du fantasme – le « côté jouissance » – était à l'œuvre (il faut laisser au fantasme le temps de se structurer !) : le désir alors se bloque.

L'autoérotisme est un *simulacre* du nom du père <sup>10</sup>. L'enfant n'a pas encore réalisé la métaphore paternelle (ce qui veut dire que c'est encore lui, fantasmatiquement, le phallus de la mère), métaphore nécessaire au désir pour exister. Le désir se constitue à partir de toutes les figures fantasmatiques de la transgression qui s'organisent autour du nom du père <sup>11</sup> – point pivot du désir – qui amèneront le sujet vers une *autre* satisfaction : le sujet veut aller plus loin dans sa satisfaction, il est à la recherche d'une *autre* jouissance.

Dans l'auto-érotisme l'enfant effleure cette *autre* satisfaction, mais il ne s'y livre pas encore. L'autoérotisme est une jouissance *court-circuitée*, autrement dit, une jouissance sans désir. Face au désir violent de la mère, désir qui se manifeste à l'enfant comme une imposition de signifiants (la demande), celui-ci va répondre dans le domaine du besoin, n'ayant aucune idée de son désir. (Certains phénomènes psychosomatiques chez l'adulte, comme certaines maladies de la peau, peuvent être considérés comme une forme d'autoérotisme <sup>12</sup>).

Lacan écrit dans *Encore* : « Tous les besoin de l'être parlant sont contaminé par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction [...] à quoi ils peuvent faire défaut <sup>13</sup>. » Il *oppose* la satis-

---

10. Dans l'acception de Lacan, le simulacre prend la dimension de ce qui n'est ni vrai ni faux : le simulacre n'est pas une « apparence » – derrière une apparence on croit toujours qu'il y a une substance –, mais un *semblant*, un semblant auquel ne correspond aucune substance.

11. « Nom du père » dans sa double fonction de puissance phallique et de puissance interdictrice.

12. J. Lacan, *Le séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 120.

13. J. Lacan, *Le séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 49.

faction des besoins à une *autre* satisfaction, qui dépend d'une jouissance qui se supporte du langage (du nom du père). L'auto-érotisme est une étape – fondamentale – du sujet sur la voie de cette *autre* jouissance, la « jouissance phallique », selon l'expression de Lacan.

Dans l'auto-érotisme la pulsion partielle du sujet trouve sa petite satisfaction sans devoir recourir à un objet extérieur et sans référence au *moi*, le corps-surface. Précisons que l'auto-érotisme n'est pas le narcissisme : dans le narcissisme c'est le moi dans sa totalité qui est investi libidinalement, tandis que dans l'auto-érotisme les pulsions sexuelles se satisfont de façon anarchique, indépendamment les unes des autres. Tout se passe *comme si* le sujet pouvait se réjouir sans avoir besoin du miroir : chaque morceau de chair peut donner son petit gain de plaisir au sujet.

La partie élue du corps pour cette première activité auto-érotique constitue le premier *fétiche* du sujet (nous pouvons reconnaître une certaine fixation de la part de l'enfant à la partie du corps choisie pour le satisfaire). Rappelons que pour Freud le fétichisme est un moyen pour dénier et affirmer la castration. La castration est niée : le fétichisme est une forme de croyance. Le fétiche – dans notre cas, le morceau du corps choisi – vient pour occulter la castration de l'enfant et de la mère : castration qui fera retour, de toute manière, à travers le corps de l'enfant. Cette première satisfaction obtenue – la satisfaction auto-érotique – n'est pas à la hauteur de la satisfaction espérée : la castration se dévoile, s'affirme à travers son envers, la jouissance.

La jouissance de l'auto-érotisme comme la jouissance du fétichiste est silencieuse : la parole n'est pas nécessaire pendant l'acte, elle reste hors jeu, mais seulement en apparence : la partie élue du corps, comme l'objet pour le fétichiste, a déjà acquis une valeur symbolique (métonymique). Le processus langagier est en route.

#### LA MASTURBATION, « SAUVETAGE » DE LA JOUISSANCE

C'est seulement grâce à la masturbation – qui se distingue de l'auto-érotisme –, que le sujet rejoint l'orgasme : bien évidemment, la décharge complète, réalisable seulement grâce à une vraie éjaculation, ne se produit que plus tard dans la vie de l'en-

fant. Néanmoins, la turgescence (du pénis comme du clitoris) et l'excitation qui accompagnent la masturbation peuvent déjà être considérées comme un orgasme pour l'enfant <sup>14</sup>. (Même à l'âge adulte, pour certains sujets le moment de plus grand plaisir pendant le rapport sexuel coïncide avec l'excitation et non avec la décharge.)

La masturbation déclenche la première *vraie* jouissance (sexuelle), liée au désir et pas au besoin, du sujet : la jouissance phallique, résultat du combat entre pulsion et langage (entre jouissance et interdit), combat qui ne se terminera pas, car il n'y aura pas de vainqueur. C'est cette lutte inépuisable – lutte et plaisir en même temps – qui donnera accès à la jouissance.

Dans l'onanisme, le sujet se fixe sur une zone érogène du corps bien déterminée pour obtenir le plaisir, mais cette nouvelle satisfaction pour le sujet provient surtout, selon Freud, de l'activité fantasmatique qui y est rattachée <sup>15</sup>. Dans « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », Freud explique que : « L'acte masturbatoire [...] se compose alors de deux éléments : l'évocation du fantasme et, au point culminant de celui-ci, le comportement actif visant à l'autosatisfaction. Ce composé, on le sait, est en fait une soudure. À l'origine, l'activité était une pratique purement auto-érotique pour obtenir le gain de plaisir à partir d'une zone corporelle déterminée qu'il faut qualifier d'érogène. Plus tard cette activité fusionna avec une représentation-désir [*Wunschvorstellung*] provenant du domaine de l'amour d'objet et servit à la réalisation *partielle* de la situation dans laquelle ce fantasme culminait <sup>16</sup>. » Freud met en évidence le fait que la « représentation-désir » du sujet – autrement dit, le fan-

---

14. J. Lacan, Le séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 259.

15. Il peut y avoir des activités masturbatoires qui ne nécessitent pas du fantasme pour aboutir à l'éjaculation, comme dans certaines formes de psychoses.

16. Sigmund Freud, « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité » (1908), dans *Névrose, psychose, et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 151. C'est nous qui soulignons. Traduction légèrement modifiée, nous suivons la traduction adoptée par Roberto Harari dans *Fantasme : fin de l'analyse ?*, Toulouse, érès, Point-hors-ligne, 2001, p. 112.

tasme – est composée *partiellement* par un objet exogène : c'est la « nouveauté » par rapport à l'activité hallucinatoire du petit enfant et à l'activité fantasmatique de l'auto-érotisme, qui se concentrent exclusivement sur un objet endogène, soit la mère, soit le corps propre du sujet (le corps du bébé et de la mère ne font que « un », ou visent à l'« un » dans le fantasme de l'enfant). Ferenczi, dans « Transfert et introjection », parle du *monisme* de l'enfant pendant sa phase auto-érotique. Le passage au *dualisme* (à ne pas confondre avec le rapport mère-enfant qui fait encore partie du *monisme*) se fait grâce à la distinction entre le monde intérieur et le monde extérieur<sup>17</sup> : dorénavant le sujet pourra les distinguer, mais surtout, son activité fantasmatique pourra se nourrir de l'extérieur, il y a du nouveau, du différent.

Bien évidemment, l'autre partie de la « représentation-désir » du sujet pendant la masturbation – Freud parle de « réalisation *partielle* » – est encore dominée par l'objet incestueux (endogène). Le mot « bisexualité » n'est pas seulement à entendre en rapport au sexe biologique – une partie du fantasme concerne l'objet de sexe opposé et l'autre partie l'objet du même sexe du sujet (donc le sujet même) – : la « bisexualité » est liée à l'*activité* et à la *passivité* du sujet. Le fantasme est construit, selon les éclaircissements déjà apportés, sur deux moments simultanés : la première scène représente le sujet dans une phase passive – fantasme de féminité selon Freud –, qui le ramène à une jouissance sous certains aspects incestueuse (« côté jouissance » du fantasme). Dans cette séquence, l'objet est endogène : c'est le corps du sujet qui jouit. Dans l'autre scène, le sujet se retrouve dans une phase active (masculine), qui le met en rapport avec un objet d'amour exogène (personnes, idéaux, ambitions, etc.). Cette deuxième séquence représente, de façon plus ou moins déguisée, le désir de meurtre du père : s'il y a un désir de meurtre, alors le père est encore vivant (dans le fantasme), on est donc du « côté interdit » du fantasme. Le fantasme de la bisexualité forme la structure du fantasme fondamental inconscient, support de toute activité fantasmatique consciente du sujet.

---

17. Sandor Ferenczi, « Transfert et introjection », dans *Psychanalyse I, Œuvres complètes 1908-1912*, Paris, Payot, 1968, p. 101.

Dans l'auto-érotisme, le « double » fantasme n'est pas encore construit. Sans ce double fantasme – « échafaudage » du désir –, le sujet ne peut pas se mettre sur la route d'une vraie satisfaction. En revanche dans la masturbation, grâce au fantasme de la bisexualité auquel elle se fixe, le sujet se procure une jouissance *réelle*. Le fantasme incestueux (qui n'est pas absent) est camouflé d'une telle façon que le sujet ne se retrouve pas bloqué, inhibé, effrayé par une jouissance incestueuse et de ce fait insupportable. Le fantasme est arrangé d'une telle manière que le sujet peut jouir (au moins) de son corps.

La masturbation se révèle être une vraie séparation d'avec la mère, séparation qui permet à l'enfant de s'auto-satisfaire : l'enfant trouve la satisfaction dans son corps – enfin il est seul ! –, loin du corps de la mère, il réalise qu'il peut jouir sans elle. Le sujet se dégage de la domination maternelle, et il se sent coupable. L'enfant est coupable envers la mère comme envers le père. Ce sont souvent les projets d'avenir qui alimentent l'onanisme : le sujet jouit inconsciemment du meurtre du père grâce à l'identification avec l'idéal : il pourra réaliser tel ou tel but comme – ou mieux – à la place de son idéal. Mais le père doit aussitôt ressusciter pour empêcher le sujet de tomber de nouveau dans le gouffre maternel : la culpabilité que comporte l'acte masturbatoire entraîne une punition (fût-elle fantasmatique) qui montre que – heureusement ! – le père est encore là. Le rôle du père en tant que « perturbateur de la jouissance » est essentiel : il est à la fois le rival et le sauveur. Le père est là pour punir. L'idée d'une punition excite dans la masturbation. S'il y a une punition, c'est qu'il y a eu faute, c'est-à-dire l'inceste a été commis, bien évidemment au niveau inconscient : le sujet a joui en quelque sorte de la mère, mais il ne le sait pas. La masturbation permet de jouir de l'interdit.

La masturbation est un compromis entre la jouissance et l'interdit : dans cette activité, soudée à l'activité fantasmatique bisexuelle, la *loi* est présente (le père interdicteur de la jouissance), aussi bien que la possibilité de sa *transgression* : le sujet veut prendre la place du père, et il lutte contre lui pour gagner la jouissance sexuelle. Grâce à la réalisation contradictoire du fantasme bisexuel, le sujet jouit dans l'onanisme : c'est le combat éternel (fantasmatique et non) entre le père et le fils qui rend le

désir et la jouissance possibles : on est sorti, une fois pour toutes, de la satisfaction du besoin, plaisir du premier auto-érotisme encore trop lié à la mère (zones érogènes par étayage).

Dans le double fantasme, le désir est dissimulé (comment pourrait-il être autrement ?), mais il est pourtant là, concentré dans le point de jonction entre les deux propositions composant la phrase complète du fantasme : le désir de l'Autre (maternel) est articulé, *soudé*, au désir de l'objet (exogamique).

Toutes les combinaisons entre les deux phrases du fantasme sont possibles : l'une et l'autre ( $\wedge$ ), l'une ou l'autre ( $\vee$ ), l'une qui domine l'autre ( $>$ ), ou l'inverse ( $<$ ). Le poinçon  $\diamond$ , utilisé par Lacan dans le mathème du fantasme, symbolise cette relation spéciale entre les deux propositions du fantasme (Lacan écrit :  $\$ \diamond a$ ). Mais cette réunion des deux séquences (?) laisse des traces à l'endroit où a eu lieu la soudure. La jonction ne peut que produire une cicatrice : il s'agit de la castration, convoquée dans toute jouissance masturbatoire. Il n'y a pas de fantasme qui puisse soutenir le désir sans la médiation de la castration, et la masturbation est, bien sur, une forme de castration<sup>18</sup> (l'onaniste ne jouit pas jusqu'au bout).

Prenons comme exemple le petit Hans : selon Freud, l'angoisse de castration est à considérer comme la cause principale de sa phobie. Bien évidemment, nous ne pouvons pas réduire l'angoisse de castration à la crainte de la perte d'un morceau de chair (l'organe sexuel masculin). La castration est un complexe. Il faut alors distinguer l'angoisse de la castration de la mère (la mère n'a pas le phallus et donc c'est l'enfant qui doit la combler) de l'angoisse de castration par le père (le père a déjà castré la mère et il peut faire la même chose avec l'enfant) de l'angoisse de la castration du sujet (l'enfant ne peut pas satisfaire la mère). L'enfant est pris comme une métonymie du désir du phallus de la mère, et en même temps comme totalité : c'est l'enfant tout entier – tout son corps – qui est objet de la mère, mais ni lui, ni son pauvre petit phallus (ou clitoris) ne pourront la satisfaire.

---

18. Ferenczi affirme que le lien entre l'onanisme et la castration se manifeste aussi à travers les symboles des rêves. Sandor Ferenczi, « Contribution à l'étude sur l'onanisme », dans *Psychanalyse I, op. cit.*, p. 252.

C'est à partir de la castration, de cette insatisfaction massive, que l'enfant pourra alors, paradoxalement, se satisfaire lui-même, non sans que cette satisfaction se produise en l'absence de toute angoisse. Comme le remarque Lacan : « Tout ira très bien [pour Hans] s'il s'agissait de son *Wiwimacher*, mais il ne s'agit pas de cela, c'est lui tout entier qui est en cause, et c'est pourquoi la différence commence très sérieusement à apparaître au moment où entre en jeu le *Wiwimacher* réel, et qu'il devient pour Hans un objet de satisfaction. À ce moment commence à se produire ce qu'on appelle angoisse, qui tient à ceci, qu'il peut mesurer toute la différence qu'il y a entre ce pour quoi il est aimé et ce qu'il peut donner <sup>19</sup>. »

Lorsque le pénis réel devient un objet de satisfaction, l'enfant peut saisir la différence entre ce pour quoi il est aimé, en tant que corps représentant le phallus imaginaire, et ce qu'il peut donner : pas grande chose. Et l'enfant se rend bien compte que ce qu'il « a » (cela vaut pour le garçon comme pour la fille) n'est pas suffisant pour la mère. Dans la jouissance masturbatoire, qui est bornée par la limite que l'organe réel impose, l'enfant fait pour la première fois l'expérience profonde de l'impossibilité de la jouissance totale et anéantissante : l'enfant ne pourra pas jouir avec la mère (il n'est pas son phallus), il ne peut que jouir tout seul... et il rencontre ainsi l'*autre* jouissance, la jouissance phallique : une jouissance imparfaite, approximative, fragmentaire, fatigante, mais possible. Le sujet est très attaché à cette forme de satisfaction (elle persistera dans la plupart des cas à l'âge adulte) : en effet, elle représente une forme d'autonomie vis-à-vis de l'Autre et de son désir.

Dans l'expérience de la masturbation – cela paraît invraisemblable et ahurissant –, le moment où l'enfant saisit *réellement* son impuissance, correspond à un temps de jouissance *réelle* <sup>20</sup> : satisfaction et déception apparaissent en même temps. Jouissance, amertume et angoisse se donnent la main. L'expérience de la cas-

---

19. J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 242.

20. À savoir ni de l'ordre de la satisfaction du besoin, ni hallucinatoire. Lacan parle de la masturbation du garçon comme d'une « jouissance réelle avec son propre pénis réel ». *Ibid.*, p. 194.

tration permet au sujet d'avoir son premier orgasme, son impuissance aussi le fait jouir : l'enfant jouit de l'interdit de jouir.

C'est la jouissance même qui exige la limite : le corps, comme nous l'avons vu, impose l'interdit. La masturbation devient une étrange forme de punition (« Jouis de ne pas jouir ! »), soutenue par le fantasme d'« un enfant est battu ». La jouissance masturbatoire est une jouissance rageuse, souffrant de ne pas être une jouissance jusqu'au bout, de ne pas pouvoir pousser jusqu'au-delà du principe du plaisir, de ne pas pouvoir rejoindre la jouissance de l'Autre. Rage, colère, paroxysme : la masturbation rime toujours avec la bestialité, la transgression (imaginaire), et la solitude. Jouissance incomplète, car elle nécessite, pour se réaliser, la castration, et la dose d'amertume qui en découle.

Dorénavant pour le sujet, l'angoisse de castration sera indissoluble de l'angoisse de la jouissance, car dans cette première rencontre du sujet avec la satisfaction, elles vont ensemble. Comment distinguer alors la satisfaction et son impossibilité ? Les deux pointes extrêmes – jouissance et castration – se réunissent dans le corps et dans le psychisme du sujet pendant l'acte masturbatoire, sujet qui dans sa course vers la satisfaction (*Lustbefriedigung*), finira par confondre et mélanger acte et inhibition, activité et passivité, satisfaction et frigidité, plaisir et impuissance. Cet assortiment d'expériences contradictoires se reproduit dans toute activité du sujet, et notamment dans le rapport sexuel, avec toutes les conséquences qui s'ensuivent.

#### MASTURBATION *VERSUS* RAPPORT SEXUEL ?

De la caresse aux frottements morbides, le corps divise le sujet et l'Autre : tout d'un coup, mère et fils se retrouvent castrés : c'est le corps du sujet qui dit « non » (à l'Autre) en se satisfaisant. Le corps doit prendre une fonction *symbolique* pour qu'une jouissance *réelle* soit possible. Les zones érogènes appellent au signifiant. La bouche, l'anus, la peau, le pénis, le vagin deviennent des « noms du père » : ils protègent le sujet de la jouissance de l'Autre, dangereuse et anéantissante.

Le corps du sujet est un corps symbolique, un corps qui parle, donc qui peut jouir de différentes sortes, mais en tout cas, toujours de façon incomplète. Avec l'acte de la masturbation, qui

constitue pour le sujet la première rencontre avec une « jouissance boîteuse » (la jouissance phallique), le corps revient alors au premier plan et le sujet est coupé – en partie – de l’Autre <sup>21</sup>. La jouissance est devenue effective, matérielle, réelle – révélation et déception à la fois – : jouissance du renoncement à la « vraie » jouissance, « jouissance de l’idiot <sup>22</sup> », jouissance de l’« Un <sup>23</sup> », dit Lacan ; jouissance qui reste emprisonnée, bloquée, limitée au sujet et à une partie de son corps. L’expression « jouissance phallique » n’est qu’une autre façon pour dire « jouissance de l’Un » : il s’agit d’une jouissance « spécialisée », localisée, concentrée sur un organe. C’est une jouissance prudente, méticuleuse, calculée, qui n’implique aucun risque pour le sujet.

Mais la masturbation est aussi un acte de courage. Le sujet commence par faire le deuil de l’Autre et de sa jouissance anéantissante et/ou impossible : le sujet doit accepter de renoncer – *réellement* (dans le corps) – à une jouissance « totale ». Il obtient – ce qui n’est pas moins effrayant – une jouissance nouvelle et possible, qui passe seulement en partie par son objectivation. Réussir à satisfaire le corps (pouvoir enfin jouir !) fait toujours peur. On le voit encore à l’âge adulte : le sujet a peur de l’orgasme : à moins qu’il ne s’agisse d’un orgasme autonome, solitaire, « privé », et surtout contrôlé. Ce plaisir se situe donc strictement entre le sujet et la partie fétichisée de son propre corps.

La jouissance hallucinatoire du nourrisson, la jouissance liée à la satisfaction du besoin dans l’auto-érotisme et la jouissance

21. « La jouissance en tant que sexuelle est phallique, c’est-à-dire qu’elle ne se rapporte pas à l’Autre comme tel », J. Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 14.

22. *Ibid.*, p. 86. La masturbation ne jouit pas d’une bonne réputation parmi les analystes. (Seulement Stekel soutenait que « la névrose éclate lorsqu’ils [les sujets] renoncent à l’onanisme ! » Ilse Barande, *Sandor Ferenczi*, Paris, Payot, 1972, p. 50.) Pour ce qui concerne la « jouissance de l’idiot », rappelons-nous que le mot « idiot » vient du grec *idiotês*, qui veut dire « particulier », « singulier », d’où « étranger à quelque chose », « ignorant ». La jouissance de l’idiot est une jouissance particulière, étrangère à la *vraie* jouissance, la jouissance de l’Autre. En outre, le mot « idiot » contient la même racine que celle du mot « idiome » : il est évident qu’il s’agit d’une jouissance ancrée dans le langage.

23. J. Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 63. Le « Un » de la jouissance sexuelle (masturbatoire) n’est pas bien évidemment le « Un » de la fusion avec l’Autre.

mesurée de l'onanisme tranquillisent le sujet. Le sujet échappe donc à l'« inceste », et ne risque pas de rencontrer une jouissance qu'il méconnaît, ou qui ne soit pas à la hauteur de son fantasme. Le sujet (et principalement son phallus), doit rester à l'abri. Le sujet se retrouve souvent dans l'inhibition : le désir se bloque dans les deux versants, dans la peur de jouir trop, ou de ne pas jouir assez, comme si le désir avait besoin du contrôle et de la mesure pour se satisfaire.

Mais tout se complique dans le rapport sexuel avec un partenaire, spécialement quand l'amour vient se mêler à la relation sexuelle.

La jouissance masturbatoire, quand elle se mélange à l'amour, s'égaré : elle oublie ses points de repère, le système bascule et ses calculs explosent. On est dans l'abîme, dans l'inconnu, dans l'imprévisible situation qui se présente au moment où le sexe s'unit dangereusement à l'amour.

La jouissance masturbatoire lorsqu'elle se mélange à l'amour devient une prudence sur le bord d'un trou, une prudence passionnée qui échoue à se prolonger. Le sujet lutte avec sa propre jouissance : le sujet (peu importe le sexe biologique) cherche à échapper à la jouissance phallique, mais il a peur de la nouvelle jouissance... On comprend alors pourquoi, dans certaines conditions, les partenaires « préfèrent » la jouissance de type masturbatoire (individuelle ou réciproque) pendant le rapport sexuel. Le coït se présente comme une expérience complexe pour le sujet. Elle peut être vécue à la fois comme une menace d'arrachement (du phallus) et comme le maximum de jouissance dans l'orgasme. La confrontation avec l'*autre* peut se révéler destructive et traumatique. Attraction incoercible, angoisse et colère ne s'excluent pas dans le rapport sexuel. Cette surprenante réunion des corps sort alors du domaine du prévisible et peut rappeler l'insupportable rencontre avec l'Autre<sup>24</sup> de l'inceste (mère ou père) et ainsi

---

24. Ferenczi dans « Thalassa », conçoit le coït comme « le cumul des érotismes », comprenant toutes les formes d'érotisme mises ensemble dans son exécution, et il est à la fois le mode le plus achevé et le plus régressif car il parvient à un retour relatif, sûrement sur le mode imaginaire, au corps maternel. Sandor Ferenczi, « Thalassa », dans *Psychanalyse III, Œuvres complètes 1919-1926*, Paris, Payot, 1984, §. 2, p. 262-265.

bousculer le désir. Le corps de l'*autre*, assimilable à un objet fétiche (l'objet *a*) – ce même corps qui avait déclenché le désir – bloque la jouissance du sujet. Le sujet désire toujours, mais il reste paralysé face à la possibilité d'une nouvelle jouissance, inconnue, causée par les mouvements imprévisibles de ce corps attirant, étranger et familier à la fois, un corps intrépide, qui attire vers une jouissance hors loi, qui pousse (peut-être) au-delà du principe de plaisir.

Le sujet est à la recherche de « son objet » pourrait dire Freud, il le trouve – le corps de l'*autre* (quand l'*autre* occupe la fonction d'objet *a*) – mais il le rejette. Le sujet veut capter et *prendre* la jouissance du corps de l'*autre*, mais il ne peut pas. Il semble que l'objet *a*, cause du désir ( $a/\phi$ ) et le phallus ( $\phi$ ) sont antinomiques et totalement inconciliables. Le sujet cherche à la fois le phallus et l'objet cause du désir, mais il ne peut pas avoir les deux en même temps. C'est seulement dans le fantasme que les deux peuvent se rejoindre. Par exemple, l'énoncé « Je serai un homme avec telle femme », invocation à la puissance mâle, fantasme courant de l'homme, montre bien les deux séquences contradictoires du fantasme. Phase active-masculine : « Je serai un homme » = je tuerai le père et j'aurai le phallus ; et phase passive-féminine : « avec telle femme » = de cette femme-là *je me fais l'objet* (j'accepte de devenir sa cause du désir comme elle l'est pour moi), je me ferai *battre*, et j'oublierai le phallus (le trophée à gagner).

Pour qu'il y ait (peut-être) du rapport sexuel entre deux sujets – ce qui peut paraître paradoxal – il faut un « couplage homosexuel féminin » : en d'autres termes, il faut que les deux partenaires puissent prendre, au bénéfice de l'amour, une position féminine. Par conséquent, la possibilité d'aller au-delà d'une jouissance masturbatoire n'est pas une question de sexe biologique, mais de positionnement, masculin ou féminin. La position féminine impose l'abandon d'une position symbolique rassurante (avoir le phallus), elle implique l'objectivation, l'assomption d'une passivité dangereuse et transgressive. Le sujet s'écarte (en partie) du fantasme masculin-actif pour incarner la position féminine-passive : autrement dit, la passivité passe à travers le corps du sujet qui se fait objet. Le père ne protège plus, il entre en action comme séducteur (voir le deuxième temps du fantasme « un enfant est battu ») et il châtre ! : le fantasme s'accomplit au

moyen du corps de l'*autre*. Face à la contradiction du fantasme, le sujet peut se trouver dans l'une des situations suivantes :

*Premier cas* : impuissance ou frigidité, ce qui revient au même. Le sujet refuse toute satisfaction, non pour jouir du désir, mais parce qu'il est trop « animé » par l'objet (il le reconnaît comme « cause du désir ») et, malheureusement pour ses chances de satisfaction, il en a peur. Ou alors, il ne veut pas prendre lui-même la place de l'objet (le sujet ne veut pas *donner* sa jouissance, il préfère la fuite...). En d'autres termes, le sujet ne veut pas perdre sa position masculine et *donner* son phallus : c'est un jeu de pouvoir entre le sujet et le corps de l'*autre*.

*Deuxième cas* : le retour sur son propre corps. L'*autre* corps est dans une certaine mesure rejeté, rabaissé au rôle d'instrument qui ramènera le sujet à sa jouissance masturbatoire (la jouissance de l'Un, la jouissance solitaire et rassurante). Le choix du retour au corps propre peut être adopté par l'homme comme par la femme : le sujet préfère, dans ce cas, la masturbation à la pénétration (et parfois sans passer par l'orgasme, se contentant de l'excitation). C'est une façon de jouir (et d'aimer) en esquivant le corps de l'*autre*, l'objet, la cause du désir.

La jouissance masturbatoire se révèle être une jouissance protectrice de la subjectivité, elle maintient à l'abri de la jouissance de l'Autre, du corps de l'*autre*, ou d'une Autre jouissance imprévisible et déstabilisante.

La jouissance masturbatoire devient une lâcheté quand le sujet ne peut pas s'en débarrasser pour aller à la rencontre de l'*autre* corps. Mais est-il possible d'« en faire le deuil » ? La masturbation serait le point de départ de la jouissance du sujet : c'est une jouissance qui, rapportée à l'insuffisance réelle de l'organe (de l'homme comme de la femme), se lie à la castration et à l'impossibilité de jouir de la mère. Cependant, lorsque le rapport du sujet au phallus n'a jamais été complètement symbolisé, le sujet reste sous la dépendance de ce phallus, lequel prend une position prioritaire par rapport au désir du sujet <sup>25</sup>. Dans la masturbation, jouissance et phallus s'accordent, ou alors trouvent un compro-

---

25. « Le sujet préfère sacrifier son désir afin de mettre à l'abri son phallus », Mustapha Safouan, *Études sur l'Œdipe*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 45.

mis, compromis plus difficile à trouver dans le rapport sexuel-amoureux.

Mais la masturbation constitue aussi le premier pas vers une Autre jouissance, la jouissance qui, au truchement du fantasme bisexuel, inclut le corps de l'*autre*, quoique le sujet n'y ait pas facilement accès et qu'il s'agisse toujours d'une jouissance extra-corporelle. Le sujet ne réussit pas facilement à se séparer – « à faire le deuil » – de la jouissance qu'il s'assure de lui-même. Comment renoncer à une jouissance à moindres coûts (psychique et physique) telle que celle que procure la masturbation ? Encore une fois, c'est la *déception* (la castration)<sup>26</sup> qui pousse le sujet vers le dépassement de la jouissance masturbatoire.

Avec la masturbation, le sujet a pu accueillir une jouissance modique et supporter la castration. Maintenant il pourrait éventuellement accepter que la castration se présente sous une autre forme, au moyen de l'*autre*, de l'« objet », en passant par le corps et la jouissance de cet *autre*. L'« objet » devient enfin corps...

Le plus difficile pour un sujet reste toujours de rencontrer (en même temps) son désir et un objet *autre*. L'amour le montre bien.

---

26. « C'est pourquoi le lieu de la volupté est le lieu de la déception. La déception est le fond, elle est la dernière vérité de la vie. Sans la déception épuisante – à l'instant même où le cœur manque – tu ne pourrais savoir que l'avidité de jouir est la dépossession de la mort. », Georges Bataille, *L'Alleluiah, op. cit.*, p. 230.